JUDITH ET DÉBORAH

1.

Déborah

C'est quoi cette musique ?

Judith

Quelle musique, Mamie ?

Déborah

C'est quoi cette musique*, yingele* ?

Judith

Je n'entends pas de musique.

Déborah

Une musique de mon enfance : une flûte, et un piano, et deux violons, et une mandoline.

Judith

Une mandoline ? Tu es sûre qu'il y a une mandoline ?

2.

Déborah

Quel temps il faisait*, yingele*, le jour où je suis morte ?

Judith

Il faisait très froid et il pleuvait à verse, mamie.

Déborah

Quel temps il faisait*, yingele*, le jour où je suis morte ?

Judith

Il faisait chaud, étouffant, mais l'orage ne voulait pas éclater.

Déborah

Quel temps il faisait*, yingele*, le jour où je suis morte ?

Judith

Ça avait gelé toute la nuit, et les coins des vitres étaient blancs de givre.

Déborah

Quel temps il faisait*, yingele*, le jour où je suis morte ?

Judith

Il faisait bleu, et mauve, et vert clair, et les étoiles hurlaient, mamie, de douleur ils hurlaient, parce qu'ils savaient que tu étais partie.

Déborah

Partie ? Comment ça, partie ? Je n'étais pas partie, *yingele.* J'étais morte. Quel âge, j'avais, quand je suis morte ?

Judith

82 ans.

Déborah

Tout ça ? Si tard ? Hé hé ! Encore une que les nazis n'ont pas eue ! Encore une qui leur a échappé et qui est morte de sa belle mort ! Tu sais pourquoi je mettais tant d'ail, quand je cuisinais ?

Judith

Non, mamie.

Déborah

Ton papy était un bel homme, et moi, non, je n'étais pas très jolie. Alors, j'avais peur que les autres femmes lui fassent la cour. Avec l'ail, au moins, il avait une mauvaise haleine.

Judith

J'ai vu des photos. Tu étais très jolie.

Déborah

Mais non, *yingele*.

Judith

Tu étais une très jolie toute petite femme, toute menue.

Déborah

C'est toi qui est devenue une très jolie petite femme, toute menue, Judith-*lein*.

3.

Déborah

Tu étais là quand je suis morte ?

JudIth

Non, mamie.

Déborah

Mon mari, ton papy, il était là quand je suis morte ?

Judith

Non. Lui-même, il était mort, déjà. Depuis plusieurs années.

Déborah

Mon fils, ma fille, ils étaient là, quand je suis morte ? Mes petits-enfants ?

Judith

Il n'y avait que le couple de Portugais qui s'occupait de toi. Tu n'avais pas prévenu que tu allais mourir. Tu n'avais laissé transparaître aucun signe avant-coureur. Tu n'avais pas appelé les journaux. Tu n'avais pas envoyé de pigeons voyageur. Tu n'avais pas placardé les murs de la ville. Tu n'avais rien écrit sur les nuages. Tu n'avais pas prévenu le vent, ou la lune, ou la pluie. Tu t'es juste endormie et tu ne t'es pas réveillée. Il a fallu sortir ton corps par la grande fenêtre, à l'avant de ton appartement, au septième étage. Les pompiers ont du bloquer la rue. Ils ont installé un monte-charge, pour te descendre, jusqu'en bas.

Déborah

Désolée d'avoir causé tant de soucis. Qu'est-ce qu'ils ont du penser, les voisins, en me voyant descendre, comme ça ?

4.

Déborah

En Pologne, je m’appelais Dvorke Kriwin. Ici, Dvorke, ça se disait Déborah. Mais ce n'était pas à la mode, Déborah, ici, à l'époque. Alors, ici, je me faisais appeler Denise. En arrivant en Belgique, j'ai travaillé dans une fabrique de chaussette, près de la Gare du Midi, à Bruxelles. Les gens étaient gentils, ici. Pas en Pologne.

Judith

Arrête, Mamie.

Déborah

Quand j'étais enfant, en Pologne, j'avais écrit un poème, en polonais, et j'avais gagné un prix. Et le prix, c'était une place, pour un concert de musique classique.

Judith

Arrête, Mamie.

Déborah

J'étais tellement contente d'aller au concert de musique classique !... Et dans la salle, il y avait toutes les dames élégantes et tous ces messieurs élégants.

Judith

Arrête, Mamie.

Déborah

Et toutes ces dames élégantes et les messieurs élégants, quand ils me croisaient, ils murmuraient : "Sale juive", "Sale juive".

Judith

Arrête, Mamie.

Déborah

"Sale juive", "Sale juive".

Judith

Arrête, Mamie. Quand tu parles comme ça, je veux ouvrir la fenêtre, étendre mes ailes et m'enfuir dans le ciel et m’envoler - ce n'est pas une image poétique, c'est la sensation concrète que j'éprouve, là, maintenant, devant toi, devant vous - m'envoler, atteindre les nuages bas, et regarder, en dessous de moi, la mosaïque rouge et brune zébré de lignes grises qu'est le Royaume de Belgique, quand, la journée, on le voit de l’espace.

5.

Déborah

"*Oh, jefke is getrouwed,*

*Hij zit in de misère,*

*Hij zit in de misère,*

*Oh, jefke is getrouwd,*

*Hij zit in de misère,*

*Van zijn eigen fout !"*

Judith

C'est vraiment ta chanson préférée ?

Déborah

Tu ne m'as pas demandé ma chanson préférée ! Tu m'as demandé la chanson que je préférais chanter !

Judith

Pourquoi tu aimais la chanter ? Elle te rappelait ta jeunesse, quand vous étiez cachés à Zottegem ?

Déborah

J'aimais bien cette chanson parce qu'elle est idiote et rigolote. Même sa mélodie, elle est idiote et rigolote.

"*Oh, jefke is getrouwd,*

*Hij zit in de misère,*

*Hij zit in de misère,*

*Oh, jefke is getrouwd,*

*Hij zit in de misère,*

*Van zijn eigen fout !"*

Moi pas, moi, ça n'a pas été la misère, mon mariage. J'ai beaucoup aimé votre papy. Ça a été beaucoup de travail. On a beaucoup travaillé, ton papy et moi. Ça a été parfois très dur. Lui, c'était un inventeur, un fantaisiste. C'est moi qui ramenais l'argent à la maison. Je l'ai beaucoup aimé.

Judith

Et lui, il t'aimait ? Il t'aimait, mais autrement. Il t'aimait, mais il avait moins peur. Non ?

6.

Déborah

Un jour, c'était mon anniversaire, un dimanche, vers sept heures du matin, et on a soudain été réveillés, ton papy et moi, réveillés en sursaut par une fanfare, la fanfare de Zottegem, qui jouait "Joyeux anniversaire", dans la rue, sous notre fenêtre. J'étais gênée, contente aussi, mais gênée, gênée.

Judith

Un jour, dans un restaurant, on mangeait tous ensemble, et toi, tu as été aller dire au personnel que c'était mon anniversaire, mais en fait, c'était quatre mois *avant* ou quatre mois *après* mon anniversaire, et les serveurs sont arrivé avec un gâteau, avec une bougie, et ils ont chanté "Joyeux anniversaire", et moi, je ne savais pas où me mettre, j'étais gênée, gênée, et toi, tu riais !...

Déborah

Tu entends cette musique, *yingele* ? Tu entends les tambours et les flûtes ? Tu entends les contrebasses et les clarinettes ?

Judith

J'entends le vent et la pluie sur les toits et les moteurs des voitures.

7.

Judith

Pourquoi tu n'aimais pas qu'on chante "Mi yiddishe Mama" ?

Déborah

Je ne veux pas parler de ça.

Judith

Je t'ai vue payer des musiciens pour qu'ils ne jouent *pas* "Mi yiddishe Mama ".

Déborah

Je ne veux pas parler de ça.

Judith

Ça te rappelait ta propre mère, "Mi yiddish Mama " ?

Déborah

Je t’interdis de parler de ça. Ma mère était devenue aveugle et, quand on était caché à Zottegem, elle faisait aussi semblant d'être sourde et muette. Un des voisins s'était engagé dans l'armée allemande. Il faisait la cours, aux jeunes filles de la maison. Il venait dans son uniforme de l'armée allemande, dont il était très fier, et leur baragouinait les quelques phrases en allemand qu'il connaissait, avec un air très romantique !... Pour rire, les jeunes filles l'amenaient près de ma mère. Ma mère, évidemment, elle comprenait l'allemand. Et c’était dur, pour elle, de ne pas rire ! Il disait vraiment plein de bêtises, en allemand !... Après la guerre, il est revenu, mais sans son uniforme, évidemment. Et ma mère lui a dit "Gutten dag, mijn heer". "Mais, vous parlez !" qu'il a dit. Et elle a répondu : "Et j'entends aussi". Il s'est enfui. Jésus a sauvé ma mère. Mais ça, c'était avant Zottegem, c’était au début de la guerre. Elle habitait, dans un appartement, dans une maison où il n'y avait que des juifs, dans un quartier juif, près de la Gare du midi. Comme elle était aveugle, on avait engagé une servante, une belge, pour faire son ménage. C’était une brave fille, pas très maligne, et très catholique. Après son premier jour de travail, la servante s’était dit : "Tiens, il n'y a pas de crucifix, ici !" Alors, le jour suivant, elle avait accroché un crucifix, sur le mur du hall d'entrée, face à la porte. Si ma mère n'avait pas été aveugle, elle aurait vu le crucifix, elle l'aurait retiré. Quelques jours plus tard, les Allemands ont emporté tous les juifs du quartier. Quand ils sont entré dans l'appartement de ma mère, ils ont vu le crucifix, ils se sont dit "C'est des chrétiens, ici". Ils se sont ressortis.

Judith

Tu les vois, toi, les fantômes ?

Déborah

Quels fantômes ?

Judith

Ces gens, dans les rues, près de la Gare du Midi ? Rue Coenraet, rue de Mérode, rue Émile Ferron ? On les a disposés en files, le long des murs. Des hommes, des femmes. Certains tiennent des valises. Certains sont accompagnés par des enfants, des bébés. On les fait monter dans des camions. Tu les vois, ces fantômes ?

Déborah

Ne parle pas de ça. C'est la mort, ça. C'est pire que la mort. Je ne voulais plus penser à tout ça. Je voulais rire, et chanter, même si je chantais faux, et boire un bon verre de vin, et faire des affaires, et voyager, je voulais vivre.

9.

Judith

Je n'aimais pas aller à Zottegem, quand j'étais petite.

Déborah

Mais non. Tu adorais.

Judith

Ils me faisaient peur, là-bas. Ils étaient trop grands, là-bas, et trop petits et trop rouges et trop blancs, et ils riaient trop fort et ils buvaient des bières et de nouveau ils riaient et de nouveau ils buvaient et un flamand ils parlaient que moi, je ne comprenais pas, un dialecte ils parlaient, un dialecte rocailleux, et ils me faisaient peur.

Déborah

C'étaient des géants. Des gens tout simples et des géants. Des héros. Des gens tout simples et des héros. Tu entends la musique ?

Judith

Non, mamie.

Déborah

La musique des tziganes ? La musique de mon enfance ? Un vieux violon au bois qui se désagrège au fure et à mesure des notes ? Un tsimbalon dont les planches se dévissent à chaque corde frappée ? Un accordéon où la moitié des touches ont été remplacées par des dominos sciés en quatre ? La musique des tziganes, une musique libre et asservie comme sont libres et asservis les tziganes et les juifs, triste et heureuse comme les tziganes et les juifs, vivante et poussière dans le vent d'Aushwitz comme les tziganes et les juifs ? - Non, pas *mi yiddishe mama*. Ne jouez pas *mi yiddishe mama -* tu entends la musique, Judith*lein* ?

Judith

J'entends le bruit du tram nonante qui passe rue Rogier. J'entends les cris des enfants marocains et turcs qui jouent dans le parc Josaphat. J'entends le grondement du ring, les crissements des trams qui changent de voie, les cris des mouettes. J'entends le yiddish, cette langue maternelle que je ne comprends pas. J’entends les voix et les bruits de votre appartement au septième étage, rue Ernest Cambier, à Schaerbeek. J'entends les fantômes. J’entends ces fantômes vieillir, et avoir des enfants, et des petits–enfants, avoir des vies d'être humain debout et sans peur, des vies où il suffit d'étendre les bras pour enfin s'envoler.

10.

Judith

Quand tu me parles de la guerre, tu as l'air heureuse.

Déborah

Ne dis pas ça ! Tant de gens sont morts pendant la guerre!... Ton papy et moi, c’est vrai, on était jeunes, insouciants, et les gens, à Zottegem, étaient si gentils, si drôles. C’étaient des menschs. Ton grand-père, au début de la guerre, il était le contremaître de la fabrique de son frère. Et un jour, un des ouvriers, D'Hooker, il s'appelait, il est venu en pleurant. Alors ton papy lui a demandé quel était le problème ? Et D'Hooker lui a expliqué que son fils lui avait demandé de l'argent, pour acheter un trombone, pour jouer dans la fanfare, la fanfare de Zottegem. Mais il n'avait pas assez d'argent, pour ce trombone, et il se sentait humilié, de ne pas pouvoir acheter un trombone pour son fils. Ton papy a répondu que c'était important, la musique ! La culture ! Et il lui a donné l'argent, pour acheter ce trombone, pour la fanfare de Zottegem. Plus tard, les Allemands, sont arrivés, et ton papy a été convoqué par la Gestapo de Bruxelles. Ils lui ont dit qu'ils allaient saisir la fabrique de son frère, parce que c'était une entreprise juive, et que lui, avec sa famille, ils devaient se présenter à Maline, à la caserne Dossin, le lendemain matin. De là, ils seraient déportés. À Auschwitz. Ton papy est retourné à la fabrique, et il a expliqué la situation aux ouvriers. Et D'Hooker lui a dit : "Ne va pas demain, à la caserne Dossin. Si vous trouvez des faux papiers, moi, je vous cacherai. Tu as payé le trombone de mon fils, pour qu'il puisse jouer dans la fanfare de Zottegem. Moi, je vous cacherai, chez moi, à Zottegem." Tu entends, cette musique ? Non… Plus rien… Je n’entends plus rien… Que le silence. Qui j’étais, les dernières années ?

Judith

Toi.

Déborah

Non, je n’étais pas moi.

Judith

Tu avais perdu la tête, les dernières années. Tu mélangeais les langues. Tu m’appelais Paula. Ou Myriam.

Déborah

Myriam ? C’est qui, Myriam ?

Judith

Je ne sais pas.

Déborah

Et ensuite ? Qu’est-ce qui m’est arrivé ?

Judith

Tu as décliné peu à peu. Un jour, tu t’es éteinte.

Déborah

Tu entends cette ?… Non. Le silence. Chante, Judith-*lein*. Chante– moi quelque chose, ce que tu veux. Sauf « *Mi yiddishe mama »*.

Judith

Je ne connais pas « *Mi yiddishe mama »*.

Déborah

Chante, ma petite–fille, ma Judith–*lein*. Chante.

Judith

"*Oh, jefke is getrouwd,*

*Hij zit in de misère,*

*Hij zit in de misère,*

*Oh, jefke is getrouwd,*

*Hij zit in de misère,*

*Van zijn eigen fout !"*